

**Culture et structuration des opinions politiques des
travailleurs du papier**
Culture and structuring of political views of paper mill workers
**Cultura y estructuración de las opiniones políticas de los
trabajadores del papel**

Dan Glenday

Number 25 (65), Spring 1991

Le travail : autres réalités, autres regards

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033915ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033915ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)

2369-6400 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Glenday, D. (1991). Culture et structuration des opinions politiques des travailleurs du papier. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (25), 109–119.
<https://doi.org/10.7202/1033915ar>

Article abstract

This study focusses on two pulp and paper mills, one in Ontario and one in Quebec, located in cities of comparable size and social make-up. The Ontario mill was completely modernized at the beginning of the decade. An analysis of production methodologies and work tasks performed by workers in the two mills shows that the new technologies have revolutionized the workplace for the Ontario production workers, whose roles were henceforth changed from those of their fellow workers in Quebec; the papermachine workers' tasks, however, remained the same in the two mills. The author examines the effects of technological change on the political culture, attempting in particular to illuminate similarities and differences in political attitudes between English Canadians and Québécois. His study demonstrates that "social class" is not the only factor accounting for workers' attitudinal differences with respect to nine major political topics.

Culture et structuration des opinions politiques des travailleurs du papier

D. Glenday

Il n'est guère de sociologue aujourd'hui qui ne dira, au fil de la conversation, que l'occupation à laquelle on se consacre pour gagner sa vie influence tous les aspects de l'existence, de la sphère domestique aux loisirs en passant par les choix électoraux. En un mot, la position où l'on se situe dans la structure de classe déterminerait les caractéristiques individuelles.

Il y a plus de vingt-cinq ans, dans un ouvrage qui a fait date, un sociologue connu et respecté écrivait, à propos de la profession et du revenu (autrement dit la « classe sociale ») et de leur relation avec la vie sociale et le comportement politique :

N'importe quel sociologue digne de ce nom pourra, si on lui fournit les deux données de base [...] que sont le revenu et la profession, produire sans autre information une longue liste de prédictions sur l'individu concerné. Il pourra dire dans quelle

partie de la ville il habite [...] aussi bien que la taille et le style de sa maison [...] Il aura une idée assez précise du genre de musique qu'il aime, et saura si, pour l'entendre, il va au concert, ou met un disque ou la radio. Il devinera à quel parti politique l'individu adhère et quelle opinion il a sur un certain nombre de questions d'actualité. Il prédira le nombre de ses enfants et dira s'il éteint ou non la lampe pour faire l'amour avec sa femme (Berger, 1963 : 80-81).

Et là ne s'arrêterait pas l'énumération... Plus récemment, Pat et Hugh Armstrong (1984) ont établi qu'il existe chez les femmes une forte corrélation entre leur image d'elles-mêmes et le type de travail qu'elles accomplissent. De la même façon, au terme d'une étude sur les hommes et les femmes employés dans les grandes organisations, Rosebeth Moss Kantor arrive à une conclusion que l'on peut formuler ainsi : « dis-moi le travail que tu fais, je te dirai qui tu es » (1977 : 67). Kantor souligne combien la position que détient un

individu au sein de l'organisation où il travaille et les tâches qu'il accomplit dans le cadre de ses fonctions imprègnent ses attitudes et ses comportements. Un autre auteur, Martin Meissner, termine sa célèbre étude sur les travailleurs des scieries de la Colombie-Britannique (« The Long Arm of the Job ») par ce constat : « l'organisation du travail dans les entreprises fait germer ou mourir dans l'œuf les possibilités de développement ou d'entretien des aptitudes personnelles et des habiletés sociales » (1971 : 260).

Pareillement, l'auteur d'un manuel de sociologie très répandu au Canada anglais ratifie ces conclusions d'une étude américaine : « sur 33 études qui présentent leurs données en fonction des indicateurs de classe sociale, 28 montrent que c'est dans la classe inférieure que se retrouvent les

taux les plus élevés de troubles psychiatriques» (Hagedorn, 1986 : 171). En termes clairs, le détenteur d'un emploi à bas statut et faiblement rémunéré est plus menacé de souffrir de problèmes psychologiques profonds que les autres travailleurs. Par ailleurs, des études réalisées aux États-Unis et en Pologne sur des hommes jeunes, des hommes d'âge moyen et des hommes plus âgés montrent que ces effets du travail sur la personnalité ne touchent pas seulement les mâles américains et canadiens d'âge moyen (Miller et autres, 1985 : 593-615).

L'omniprésence de ce critère de la classe sociale dans les écrits sociologiques qui font autorité est à l'origine du présent article¹. Si les sociologues ne se trompent pas, les aspects sociaux et politiques de l'existence sont soumis à l'influence de la profession exercée. Mais la relation est-elle aussi simple et univoque ?

Si, en effet, on remarque des différences entre deux groupes similaires au plan de la profession et du revenu, comment pourra-t-on les expliquer ? Souvent, les sociologues font appel à ce qu'ils appellent volontiers la « culture »². Le caractère global de cette explication crée au moins une difficulté importante. Quand on compare des groupes de culture différente, la culture risque fort d'être un meilleur prédicteur du comportement

individuel que la classe. La primauté de la profession ou de la classe est alors mise en cause.

Je me propose donc d'aborder la question sous un angle différent. Au lieu de m'arrêter aux troubles physiologiques et psychologiques associés à la profession, je prendrai comme objet d'analyse les opinions exprimées par des cols bleus de sexe masculin sur des questions politiques d'actualité. Je comparerai deux groupes de travailleurs des pâtes et papiers, vivant l'un au Québec, l'autre dans une région de l'Ontario appelée Golden Horseshoe (« sabot doré »). En même temps que leur univers de travail, j'étudierai leurs attitudes à l'égard de certaines questions politiques importantes. Si la profession a tout le poids que lui reconnaissent des sociologues comme Peter Berger, nous devrions être à même de prédire les attitudes politiques de personnes qui se ressemblent par la profession et le revenu sans habiter la même région du pays.

Sur la base des travaux théoriques et empiriques de Duncan Gallie (1978) et de Hans Haferkamp (1989), j'aborderai mes interrogations théoriques sur la classe et la culture à partir de la proposition suivante : si les attitudes politiques des travailleurs du papier de l'Ontario et du Québec diffèrent, on peut essayer de définir la culture de classe de chaque groupe en partant, non pas en premier lieu de caractéristiques démographiques comme la langue, mais de la perception que les individus immergés dans ces cultures ont de leur vécu.

La tentative paraîtra d'autant plus idéaliste au départ que le fondement empirique de la recherche est constitué des réponses obtenues au moyen d'une enquête par questionnaire. Sur le plan méthodologique, l'utilisation de ce genre de données engendre inévitable-

ment un biais idéaliste dans la mesure où l'on vise à cerner des attitudes. Or, une définition exhaustive de la culture doit évidemment reposer sur un cadre théorique comportant un schéma complet de l'expérience vécue. Une telle tâche dépasse le propos de cet article. Qu'il suffise de renvoyer aux recherches d'Alain Touraine (1981) et à celles, plus récentes, d'une équipe d'Aix, en France (Rose, 1985). Ces travaux constituent un apport important à la théorie et à la méthodologie de la culture et de la classe.

Dans les pages qui suivent, après avoir décrit ma démarche et le questionnaire soumis aux cols bleus des deux papeteries, je présenterai l'univers de travail de ces ouvriers et le portrait qu'ils ont livré de leurs attitudes politiques respectives. Enfin, je commenterai les résultats et formulerai certaines suggestions susceptibles de servir à l'étude des groupes de culture différente au Canada.



Présentation et déroulement de la recherche

L'étude porte sur deux papeteries situées, l'une au Québec, sur la rive nord du Saint-Laurent, dans une ville d'environ 25 000 habitants, l'autre dans une localité d'un peu plus de 17 000 habitants du sud-ouest de l'Ontario. Quatre groupes ont été définis : deux

groupes d'ouvriers affectés aux machines à papier et deux groupes de travailleurs de la production³ (un québécois et un ontarien dans chaque cas). Selon les renseignements fournis par les répondants, le revenu médian des ménages est à peu près le même dans les deux usines (Québec, 34 500 \$; Ontario, 34 400 \$).

La papeterie ontarienne a été complètement reconstruite. La production a été informatisée (les équipements sont munis de micro-circuits) et les ouvriers de la production interviennent dans le processus par l'intermédiaire de terminaux. Au Québec, la technologie reste essentiellement traditionnelle et l'organisation du travail n'a pas changé.

La comparaison des deux usines nous fournira d'utiles renseignements pour cette analyse des effets respectifs de la classe et de la culture car, comme on le verra, les transformations du travail n'ont pas été ressenties de la même façon par tous les ouvriers de la papeterie ontarienne. Les opérations de mise en pâte, première étape de la fabrication du papier, ont été radicalement modifiées par l'implantation des nouvelles technologies de production. Par contre, les ouvriers affectés aux machines à papier, qui accomplissent l'ensemble des opérations menant au produit fini à partir de la pâte liquide, ont subi très peu de changements au plan de la structure des emplois et des contenus de tâches.

Cette recherche se situe dans la lignée des travaux comparatifs habituels. Réalisée en deux temps — puisqu'elle a été précédée d'une étude-pilote menée au cours de l'été et de l'automne 1985 — elle a commencé deux ans environ après le parachèvement d'une usine de pointe qui remplaçait des installations construites à l'époque de la Première Guerre mondiale.

Au départ, l'un des principaux objectifs du projet était de définir une stratégie de recherche permettant de cerner, dans sa nature et son évolution, l'expérience de travail des ouvriers de la production de l'usine modernisée. À cette fin, j'avais établi un schéma d'entrevue comportant des questions ouvertes et des questions fermées. Tous les ouvriers de la nouvelle usine avaient l'expérience de la fabrication du papier journal par les méthodes traditionnelles. J'en ai sélectionné un certain nombre au hasard, en fonction des opérations de production. Quarante-deux entrevues ont été réalisées. Faute d'espace, je ne ferai pas ici l'examen de ma méthodologie et des données recueillies à cette étape. Mais les résultats ont montré que la comparaison entre les deux périodes ne pouvait pas, ainsi que je le pressentais, reposer seulement sur les souvenirs des ouvriers.

Je me suis alors tourné vers une autre tactique, inspirée de la stratégie utilisée par Duncan Gallie (1978), qui consistait à interroger deux groupes au lieu d'un : l'un ayant affaire aux méthodes de pointe, l'autre aux procédés anciens (voir aussi Ragin, 1987, et Yin, 1984). Il m'est apparu que le jumelage de deux papeteries possédées par la même société était tout à fait de nature à permettre d'isoler les différences d'attitudes et d'activités (au travail et ailleurs) entre ouvriers de l'école traditionnelle et ouvriers confrontés au nouvel univers technologique.

Il se trouve que la société propriétaire du moulin à papier ontarien où avait eu lieu l'enquête-pilote possédait également au Québec une usine qui n'avait pas été transformée. La définition des emplois y correspondait encore à l'ancien procédé de fabrication du papier journal (intervention directe, commandes et

contrôles manuels), et les ouvriers, habitués à l'organisation traditionnelle du travail, n'avaient pas l'expérience de la production informatisée.

Les méthodes de fabrication du papier

Le processus traditionnel

Jusqu'à la fin des années 1970, la technologie sur laquelle reposaient les méthodes de production du papier avait très peu évolué. Traditionnellement, on commence par abattre les arbres (résineux : épinette et sapin baumier surtout), dans des forêts généralement situées à une certaine distance du moulin. Les troncs sont écorcés, lavés, débités en tronçons de quatre pieds puis transportés au moulin à papier par train ou par bateau. Dans la cour, les billots sont inspectés, débarrassés des résidus d'écorce et des nœuds les plus apparents, et divisés en deux lots destinés à la fabrication, l'un de pâte mécanique (« de meule »), l'autre de pâte chimique (au sulfite).

Dans le premier cas, on râpe les billots sur une meule tournante. On ajoute de l'eau à la masse obtenue, on la tamise afin d'éliminer les gros copeaux, on l'épaissit, puis on l'entrepose en attendant de la mélanger avec de la pâte au sulfite dans une cuve de dosage.

La mise en pâte chimique consiste à déchiqueter les billes, à trier les copeaux et à les cuire sous pression dans une liqueur à faible concentration (de bisulfite de calcium), à cent quarante degrés Celsius⁴. La pâte chimique est lavée, filtrée et épaissie, puis amalgamée à la pâte mécanique. Le mélange, dit « composition de fabrication », comprend vingt pour cent de pâte au sulfite et quatre-vingts pour cent de pâte mécanique.

La dernière étape est celle de la fabrication du papier lui-même. Elle commence à la « section humide » de la machine à papier. La pâte est alors très liquide puisqu'elle contient 90 % d'eau. Elle s'écoule en un flux mince et régulier vers la table de fabrication (fourdrinier), longue toile métallique sans fin tournant à haute vitesse, où elle perd la plus grande partie de son eau (égouttage). L'amas de fibres obtenu se transforme en feuille à mesure qu'il traverse les presses (essorage), la sécherie (séchage), la presse encolleuse et la lisse (satinage). En bout de machine, la feuille est enroulée sur une bobineuse, puis la bobine mère est coupée en bobines plus étroites. Les rouleaux sont emballés et préparés pour l'entreposage ou l'expédition.

Le processus de pointe

La nouvelle usine ontarienne a connu trois phases de modernisation. La première, qui s'étend de 1980 à 1982, s'amorce au moment où la compagnie et les gouvernements fédéral et provincial investissent 260 millions de dollars dans la transformation de la papeterie. Il a fallu deux ans de travaux de construction et quatre ans de négociations entre l'administration et les représentants syndicaux locaux (deux travailleurs de la production et cinq ouvriers qualifiés) pour compléter la réorganisation.

L'usine neuve a cependant commencé à produire en 1982. Au cours d'un laps de temps en somme assez court, l'ancien moulin a été démoli et la nouvelle papeterie érigée. L'étape la plus longue, la deuxième (1982-1988), a été celle de la formation du personnel et de l'adaptation aux nouveaux procédés. La dernière phase, postérieure à 1988, a consisté à rationaliser l'ensemble des opérations en éliminant les installations annexes de production de sulfite, d'alcool et de vanilline, que la modernisation du processus de fabrication du papier journal avait d'abord laissées intactes. La modernisation se sera donc étalée sur une décennie.

L'informatisation des opérations a bouleversé les étapes de production qui précèdent la fabrication du papier proprement dite. Les opérations de préparation du mélange de pâte, devenues moins nombreuses, ne portent plus que sur deux composants : la pâte thermomécanique (PTM) et la pâte de vieux papiers.

Le désencrage, auquel on recourt de plus en plus sous l'impulsion des lois et règlements de protection de l'environnement, a en effet accru l'utilisation du papier recyclé. Le vieux papier parvient à l'usine par camion ou par train. Il est inspecté puis entreposé dans une immense fosse. Il est ensuite mélangé à des quantités précises de solvants chimiques. Le désencrage de la pâte obtenue s'effectue sur quatre presses horizontales. L'eau, débarrassée de son encre dans un décanteur, est réutilisée, et les boues sont envoyées à l'usine de traitement des effluents. Le procédé est repris plusieurs fois. À la fin, la pâte désencrée est additionnée d'eau et pompée dans des réservoirs de stockage.

Quant au procédé thermomécanique, il comprend la cuisson de

copeaux de bois puis le défilage des copeaux ramollis, par pressage contre des disques tournant à haute vitesse. La pâte est pompée dans un dispositif de tamisage sous pression ; les refus sont éliminés, et la pâte est épaissie et entreposée dans un réservoir. À l'heure actuelle, la nouvelle usine utilise un mélange de parts à peu près égales de pâte issue de ces deux procédés.

Par rapport aux procédés plus anciens (pâte mécanique et pâte au sulfite), ceux-ci sont moins polluants et, dans un contexte de raréfaction mondiale de la ressource forestière, donnent un rendement plus élevé à quantité égale d'intrants.

Les changements apportés à la dernière étape, celle de la fabrication du papier, sont moins radicaux. Un terminal installé à l'extrémité sèche ou humide des nouvelles machines à papier permet de contrôler très précisément certains paramètres — couleur (section teinture), degré d'humidité (séchage), dureté (lisse) — ainsi que le débit de la pâte (masse par unité de surface), mais les caractéristiques de base de la fabrication du papier demeurent les mêmes. Par exemple, l'épaisseur de la feuille est calibrée dans la section humide et le degré d'humidité et la qualité du papier sont déterminés dans la section sèche. Enfin, la classification des emplois nécessaires au fonctionnement des machines est demeurée la même et la description des corps d'emploi n'a subi que des modifications de détail. Durant la phase d'adaptation et de formation (1982-1988), les travailleurs concernés (« ouvriers en fabrication et finissage du papier ») n'ont d'ailleurs été soumis qu'à de brèves séances d'initiation au fonctionnement des nouvelles machines.



Les travailleurs face aux procédés anciens et nouveaux

Ce survol des méthodes de production utilisées dans les deux papeteries — le procédé traditionnel et la technologie de pointe — s'est centré sur la matière première et sur ses transformations successives, de son arrivée au moulin à la sortie du produit fini, le papier journal. Nous n'avons pas encore abordé la dimension qui est au cœur de notre recherche, à savoir l'intervention humaine. Nous connaissons les éléments du processus mais non la manière dont il s'accomplit. Il nous faut maintenant examiner la structuration des emplois dans les deux usines et le rapport des ouvriers au processus de production.

Avant l'implantation du procédé thermomécanique et du désencrage, l'équipement utilisé était essentiellement pneumatique (relais, valves, jauges, boutons-poussoirs...). Ainsi, dans l'usine québécoise, le travailleur demeure, à toutes les étapes, le pivot du système de régulation du processus. Ce système repose sur de nombreux tableaux de commande installés un peu partout sur le plancher, et ce sont les ouvriers qui assurent l'enchaînement des opérations et jugent des réglages à effectuer.

De la sorte, ils détiennent collectivement, par leurs habiletés réunies, le savoir-faire nécessaire à la production d'un papier de bonne qualité. La texture, la couleur et le grammage du papier, par exemple, sont déterminés par eux, manuellement. Les ouvriers québécois conservent ainsi des qualifications et un savoir rares, acquis au contact de la matière et par la manipulation des instruments, et la constitution de leur identité de travailleurs est inséparable, historiquement, de la classification traditionnelle des professions liée au fonctionnement des machines à papier. On peut noter, à cet égard, que les premiers acquis du mouvement syndical dans le secteur des pâtes et papiers sont associés aux ouvriers qualifiés des machines à papier (voir Greening, 1952).

Dans la nouvelle usine, presque toutes les étapes de la mise en pâte sont programmées informatiquement. L'intervention humaine directe a cessé d'être un élément clef du processus et la conception des installations en témoigne. Il faut beaucoup moins de personnel pour contrôler le déroulement de la production. Le travailleur agit désormais par l'intermédiaire d'un terminal et d'un clavier.

Du côté de la fabrication du papier, les machines ont grossi mais les six professions traditionnelles sont demeurées (troisième ouvrier, ou bobineur, quatrième, cinquième et sixième ouvrier, aide-conducteur ou premier sécheur, et conducteur de machine). Cependant, au Québec, le nombre d'ouvriers affectés aux machines à papier est de 232 (pour cinq machines); on n'en compte plus que 92 en Ontario, puisque deux machines de taille et de capacité supérieures en ont remplacé quatre plus anciennes.

Pour la suite, retenons que la fabrication du papier comprend, dans les deux papeteries étudiées, deux grandes étapes principales : la mise en pâte et la fabrication du papier. Historiquement, et encore de nos jours, cette distinction va de pair avec l'existence de deux unités syndicales dans chacune des deux usines, celle des préparateurs de pâte et celle des ouvriers en fabrication et finissage du papier (« papetiers »).

Stratégie de recherche

De ce qui précède, on peut tirer les conclusions suivantes. La modernisation du moulin ontarien a irrévocablement transformé l'organisation du travail dans le segment mise en pâte, sans modifier sensiblement la structure des emplois du segment machines. Les préparateurs de pâte ontariens ont été touchés de près par de nombreux bouleversements : mises à pied définitives du début des années 1980, refonte complète des unités de production (certaines sont disparues, d'autres sont nées), abolitions de postes et programmes détaillés de formation pour les emplois nouveaux. Ces événements n'ont certainement pas manqué d'influencer leurs perceptions eu égard à leur sécurité d'emploi. Parallèlement, l'usine québécoise a conservé le procédé de production plus traditionnel. Tout au long des années 1980, les ouvriers y sont restés à l'abri des changements technologiques et organisationnels.

Les préparateurs de pâte de l'Ontario et ceux du Québec forment sans aucun doute deux groupes distincts puisqu'ils utilisent des habiletés différentes. Comme on l'a vu, les premiers suivent les opérations sur un écran, tandis que les seconds sont habitués à intervenir directement, en utilisant leur corps aussi bien que leur esprit. Leurs habiletés sont de

nature sensorielle, celles des Ontariens ont un caractère « intellectif », pour reprendre le mot de Shoshana Zuboff (1988). On peut parler aussi, à propos de ces derniers, de processus « qualifiant » (Penn et Scattergood, 1985, 1988).

Par contre, les fabricants de papier des deux usines font appel au même savoir-faire, la modernisation n'ayant pas modifié de façon appréciable le travail des ouvriers ontariens. Si nous acceptons la théorie selon laquelle la profession et le revenu exercent une influence sur toute une série d'attitudes, dans la mesure où la comparaison entre les deux papeteries montrera que les travailleurs de la production du Québec et ceux de l'Ontario n'ont pas les mêmes opinions politiques, nous pourrions attribuer cette situation au fait que leurs emplois sont différents. Autrement dit, il faut s'attendre à ce que les ouvriers du Québec et ceux de l'Ontario divergent d'opinion s'ils sont préparateurs de pâte, mais non s'ils travaillent aux machines.

Les ouvriers du Québec et ceux de l'Ontario pensent-ils la même chose ?

Les opinions dont il sera fait état ici se rapportent à l'actualité politique canadienne. Elles correspondent à neuf énoncés tirés d'un questionnaire proposé à des

Tableau 1 — Comparaison entre les deux groupes d'ouvriers de la même usine, Québec et Ontario

	Ontario	Québec
Pour les lois anti-pollution en dépit des fermetures d'usines	0,07	0,03
Le libre-échange créera de l'emploi	0,06	0,08
Contre le sexisme dans l'emploi	0,03	0,06
Contre la promotion du bilinguisme	0,05	0,08
Pour un renforcement de l'assurance-chômage	0,01	0,12
Pour la protection des droits des autochtones	0,09	0,00
Traitement équivalent pour le Québec	0,06	0,01
La société de libre entreprise est la meilleure	0,11	0,04
Pour un partage plus équitable de la richesse (l'égalité des chances)	0,11	0,07

Note : < 0,10 = aucune relation statistique ; > 0,10 mais < 0,20 = faible relation statistique.

Tableau 2 — Comparaison Québec-Ontario, pour l'ensemble des ouvriers et par groupe

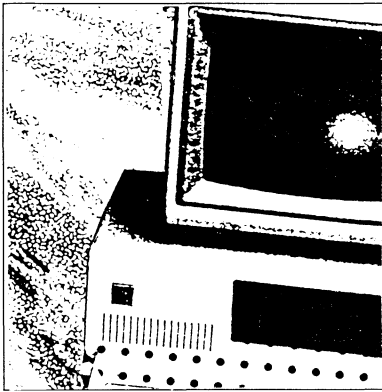
	Usines	Ouvriers des machines	Ouvriers de la production
Pour les lois anti-pollution en dépit des fermetures d'usines	—	—	—
Le libre-échange créera de l'emploi	-0,39	-0,63	-0,34
Contre le sexisme dans l'emploi	+0,15	+0,23	—
Contre la promotion du bilinguisme	+0,41	+0,45	+0,44
Pour un renforcement de l'assur.-chômage	+0,14	+0,31	—
Pour la protection des droits des autochtones	+0,12	+0,15	+0,15
Traitement équivalent pour le Québec	+0,26	+0,22	+0,27
La société de libre entreprise est la meilleure	+0,18	+0,37	+0,14
Pour un partage plus équitable de la richesse (l'égalité des chances)	-0,20	-0,30	-0,18

Note : Le signe + signifie que ce sont les Ontariens qui penchent le plus du côté de l'énoncé, le signe - que ce sont les Québécois.

échantillons aléatoires d'ouvriers des machines et de la production des usines du Québec et de l'Ontario⁵. Il fallait environ une heure pour remplir le questionnaire, qui comportait 215 éléments couvrant un large éventail de sujets reliés au milieu de travail des répondants, à leurs conditions de mise à pied, à leur qualité de vie et aux relations de travail ; des renseignements personnels étaient aussi demandés. L'appui des syndicats (au niveau local et national) a contribué à accélérer l'enquête. Avant d'effectuer la comparaison Québec-Ontario, il a paru intéressant de voir s'il exis-

tait des différences entre travailleurs de la production et travailleurs des machines de la même papeterie : aucune relation statistique significative n'est ressortie de la comparaison de leurs réponses (voir le tableau 1).

Les résultats de la comparaison Québec-Ontario apparaissent au tableau 2. Les divergences d'opinions les plus marquées entre les deux papeteries (ensemble des ouvriers) ont trait au libre-échange, aux politiques linguistiques et au traitement à accorder au Québec. On remarque que c'est chez les travailleurs des machines qu'elles se manifestent



le plus vigoureusement, non chez les travailleurs de la production. Dans l'ensemble, les papetiers, qui ont les tâches et le contexte de travail le plus similaires, présentent les divergences les plus marquées. Pour les préparateurs de pâte, qui accomplissent un travail différent, la relation statistique est plus faible, et même inexistante (non significative) dans deux cas : les travailleurs de la production du Québec et de l'Ontario sont en effet du même avis en ce qui concerne l'assurance-chômage et le sexisme dans l'emploi. On note avec intérêt que tous les ouvriers se disent en faveur de la lutte contre la pollution industrielle, même si elle doit entraîner des fermetures d'usines. Compte tenu du fait que l'usine québécoise fabrique de la pâte au sulfite (qui est une importante source de pollution), l'unanimité des ouvriers du Québec est remarquable.

Un début d'explication

La nature du travail n'est pas le seul facteur à prendre en considération dans l'analyse théorique des rapports entre la classe et les attitudes politiques. Dans la littérature, les politicologues s'entendent pour dire que la façon dont un individu perçoit sa situation dans la société est un important prédicteur de ses attitudes politiques. Plusieurs soutiennent

que les personnes qui s'estiment en perte de statut se rangent plutôt à droite politiquement (Pinard, 1974 ; Hamilton, 1972, 1982). Y a-t-il des différences dans la façon dont les Ontariens et les Québécois se représentent leur vie aujourd'hui par rapport à ce qu'elle était il y a cinq ans ? Leur paraît-elle meilleure ou moins bonne qu'il y a cinq ans ? Se peut-il que les groupes étudiés perçoivent différemment leur situation sociale et que cela explique leurs divergences d'opinion ? Les uns se situent-ils plus à droite que les autres ?

Selon moi, un autre facteur doit aussi entrer en ligne de compte : l'opinion exprimée quant au partage de la richesse. Doit-elle être répartie plus équitablement afin que les chances soient plus égales pour tous ? Il est évident que les opinions en la matière sont inséparables d'un ensemble d'attitudes politiques que l'on peut qualifier de plus ou moins égalitaristes ou de plus ou moins à droite. Logiquement, on peut dire que si le répondant ne souhaite pas un partage plus égal, il se range plutôt à droite.

Position sociale et opinions politiques

Il y a donc lieu de se demander si les différences de perception entre les travailleurs de l'Ontario et ceux du Québec à l'égard de leur position sociale se manifestent dans leurs opinions politiques⁶. S'il est vrai que la façon dont un ouvrier de papeterie perçoit sa situation sociale (amélioration ou détérioration) influence son opinion en ce qui concerne la nécessité d'un meilleur partage de la richesse dans la société, peu importe où il vit, les répondants qui estiment avoir amélioré leur situation depuis cinq ans devraient tendre à appuyer l'idée d'une répartition plus équitable de la richesse, contrairement à ceux qui ont l'impression que leur situation se détériore.

On peut penser qu'un meilleur partage donnerait à tous les citoyens de meilleures chances d'avancer dans la vie sur le plan économique et social. Les travailleurs qui sont d'accord avec cet énoncé ont vraisemblablement d'autres opinions progressistes ou égalitaristes. La perception de l'individu à l'égard de sa position

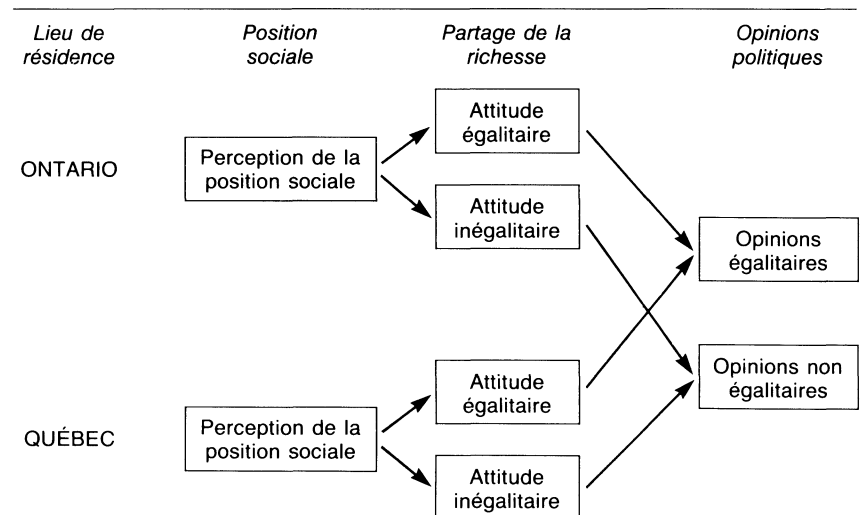


Figure 1 — Influence de la position sociale et de l'opinion en matière de partage des richesses sur les opinions politiques

sociale (ascendante ou descendante) et ses opinions sur la répartition de la richesse (égale ou inégale) forment une combinaison puissante. Voilà deux dimensions qui ne peuvent manquer d'orienter ses opinions sur des questions politiques présentes dans son quotidien. Ce raisonnement est représenté à la figure 1.

La question de savoir si la position sociale perçue influence les opinions politiques est complexe et on ne peut y répondre par oui ou par non. Notre examen se fera en trois temps : nous allons d'abord comparer ce que pensent les ouvriers québécois et ontariens de leur situation sociale ; ensuite, leurs perceptions en la matière seront confrontées à leur opinion sur le partage de la richesse, puis à l'ensemble de leurs opinions.

La comparaison Québec-Ontario (pour l'ensemble des ouvriers) ne fournit pas de résultat probant en ce qui concerne la position sociale perçue. On obtient des résultats similaires en comparant les groupes deux à deux. Cependant, la proportion d'ouvriers qui estiment que leur situation est meilleure aujourd'hui qu'il y a cinq ans est plus forte chez les Québécois.

Les résultats ne sont guère plus probants quand on tient compte de l'opinion exprimée sur le partage de la richesse ; il n'y a pas beaucoup de différence entre

les usines ni entre les groupes ontariens et québécois. Toutefois, on trouve une proportion moindre de personnes « égalitaristes » (pour un meilleur partage) chez les Ontariens que chez les Québécois (deux sur trois et quatre sur cinq respectivement). Le résultat demeure le même, indépendamment de la position sociale perçue (amélioration ou détérioration).

Eu égard à l'ensemble des opinions politiques, on ne note pas non plus de différence vraiment significative entre les Québécois et les Ontariens, sauf pour deux sujets brûlants : le bilinguisme et le libre-échange. Comme l'indique le tableau 3, les divergences sur ces questions sont plus prononcées chez les ouvriers qui trouvent que leur situation sociale se dégrade. Quand on examine les données de plus près, on constate aussi que, comparativement à leurs compatriotes qui trouvent la vie meilleure aujourd'hui qu'il y a cinq ans, une plus forte proportion d'ouvriers québécois qui s'estiment en perte de statut sont d'avis que le libre-échange créera des emplois. Les ouvriers québécois qui éprouvent de l'insécurité sur le plan économique et sur le plan social soutiennent plus vigoureusement le libre-échange que les autres ouvriers québécois. On observe l'inverse en Ontario, où une plus faible proportion de travailleurs est d'avis que le libre-échange créera de l'emploi.

Tableau 3 — Position sociale perçue et opinions politiques, Québec et Ontario, pour l'ensemble des ouvriers

	Amélioration	Détérioration
Libre-échange	0,26	0,44
Bilinguisme	0,19	0,43

Sur la question de la promotion du bilinguisme, des opinions radicalement différentes sont expri-

mées. Les Québécois qui ne l'appuient pas sont en proportion très faible, et leur sentiment à l'égard de leur situation sociale n'a aucun effet sur leur attitude. Les ouvriers ontariens ne sont pas aussi généreux. Plus des deux tiers de ceux qui se considèrent en ascension sociale veulent que le bilinguisme soit soutenu par tous les gouvernements, mais une proportion égale d'ouvriers estimant avoir subi une détérioration de leur situation sociale depuis cinq ans est hostile à cette idée. Les travailleurs ontariens qui croient avoir subi une perte de statut depuis cinq ans tendent davantage à réagir négativement à la promotion du bilinguisme et au libre-échange.

Nous nous trouvons devant un paradoxe. D'un côté, les Québécois qui pensent que leur situation s'est dégradée ont, plus que leurs camarades québécois ou ontariens, tendance à croire que le libre-échange créera de l'emploi. Par contre, en ce qui concerne le bilinguisme, l'accord ou le désaccord des ouvriers québécois n'est pas influencé par le fait qu'ils se pensent plus ou moins bien placés dans la société qu'il y a cinq ans. Plus de 80 pour cent des travailleurs québécois sont en faveur de sa promotion.

Égalitarisme et opinions politiques

Sauf à l'égard du libre-échange et du bilinguisme, la position sociale perçue n'a guère d'incidence sur les opinions politiques des ouvriers, qu'ils soient québécois ou ontariens. Le tableau 4 présente l'effet des tendances « égalitaristes ». De toute évidence, les travailleurs égalitaristes du Québec et de l'Ontario sont souvent du même avis. La relation statistique entre les usines, entre les préparateurs de pâte et entre les papetiers des deux régions s'affaiblit beaucoup

Tableau 4 — Tendances égalitaristes et opinions politiques, Québec et Ontario, pour l'ensemble des ouvriers et par groupe

	Égalitarisme			Non-égalitarisme		
	Usines	Ouvriers des machines	Ouvriers de la production	Usines	Ouvriers des machines	Ouvriers de la production
Libre entreprise	—	0,27	—	0,23	0,53	0,37
Traitement du Québec	0,14	0,17	0,27	0,30	0,25	0,41
Droits des autochtones	0,14	—	0,14	0,23	0,30	0,26
Assurance-chômage	0,12	0,29	—	0,24	0,41	0,20
Bilinguisme	0,44	0,57	0,39	0,34	0,13	0,37
Sexisme	—	0,18	—	0,23	0,44	0,25
Libre-échange	—	0,51	0,36	—	0,73	0,17
Pollution industrielle	—	—	—	—	—	—

pour toutes les questions sauf deux quand on introduit cette dimension. Toutefois, leurs divergences sur le libre-échange et le bilinguisme sont en partie attribuables à l'influence de la position sociale perçue. Par ailleurs, les travailleurs non égalitaristes du Québec et de l'Ontario ont peu de chose en commun.

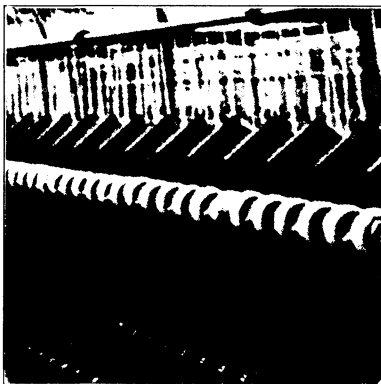
Il vaut la peine de signaler un dernier résultat. Parmi les Québécois classés comme inégalitaires, près d'un sur trois n'appuie pas le deuxième énoncé (« une société basée sur la libre entreprise est le meilleur type de société dans lequel on puisse vivre »). Au contraire, les répondants ontariens expriment massivement leur accord, nonobstant leur opinion sur le partage de la richesse.

Commentaire

À la fin des années 1960 et au début des années 1970, on a beaucoup spéculé sur les raisons qui pouvaient expliquer les différences entre le Québec et l'Ontario sur le plan du militantisme ouvrier. La classe ouvrière québécoise avait la réputation d'incliner au socialisme et de nourrir des éléments radicaux, alors que les ouvriers canadiens-anglais semblaient heureux de leur sort et respectueux de l'ordre établi (Drache, 1972). La nécessité de multiplier les études comparatives approfondies

pour mieux comprendre les deux contextes politiques paraissait évidente. Or, les sociologues ont fait très peu de recherche comparative au Canada anglais. À ma connaissance, l'étude présentée ici est la première à porter sur les différences qui séparent les ouvriers des deux provinces sur le plan politique.

Au début de cet article, j'ai montré que pour nombre de sociologues le lieu de résidence et la langue et la culture ne devaient pas faire sous-estimer le poids de la profession et du revenu lorsqu'il s'agit de prédire les attitudes politiques. Par ailleurs, j'étais curieux de savoir si les nouvelles technologies de production exerçaient une influence sur les idées politiques des cols bleus ontariens (mes résultats ne soutiennent pas cette dernière hypothèse).



Mon objectif était donc de cerner les attitudes politiques des deux groupes. L'étude confirme qu'ils présentent des divergences importantes sur presque tous les points abordés. Or, les résultats présentés ici indiquent que la classe ou la profession et le revenu n'expliquent pas les différences d'attitudes politiques observées entre les travailleurs du Québec et ceux de l'Ontario : d'autres facteurs sont en jeu. Si la classe ne peut en rendre compte, peut-on dire que les différences de culture y suffisent ?

Selon Inglehart, la culture est la stratégie élaborée par un peuple pour s'adapter à l'évolution économique, technologique et politique (1990 : 3). Les résultats présentés ici donnent à penser qu'à l'origine de la structuration des cultures de classe modernes il existe une vision de l'inégalité sociale commune aux membres d'une classe (en l'occurrence la classe ouvrière du Québec ou celle de l'Ontario). Le sentiment de subir une perte de statut social joue aussi un rôle important dans les divergences d'opinions politiques qui se manifestent entre les travailleurs du Québec et ceux de l'Ontario.

On ne saurait expliquer ces différences d'opinions politiques entre des travailleurs qui vivent dans des villes de taille et de composition sociale comparable en renvoyant à une « loi générale » de l'évolution des conflits sociaux au cœur des sociétés capitalistes. Il faut plutôt prendre en considération les profondes différences institutionnelles qui peuvent exister entre ces dernières, même si elles jouissent d'un niveau comparable de développement économique, et essayer d'en comprendre la logique interne. Les différences structurelles entre le Québec et l'Ontario remontent sans doute plus haut, aux expériences qui ont

jalonné leur développement économique et social au cours de l'histoire.

Dan Glenday
Département de sociologie
Brock University
St-Catharines, Ontario

Traduit de l'anglais
par Johanne Archambault

Bibliographie

- ARMSTRONG, Pat, et Hugh ARMSTRONG. 1984. *Double Ghetto. Canadian Women and their Segregated Work*. Toronto, McClelland and Stewart, 2^e édition.
- BERGER, Peter. 1963. *Invitation to Sociology: A Humanistic Perspective*. Doubleday.
- BLAUNER, Robert. 1964. *Alienation and Freedom*. University of Chicago Press.
- BRAVERMAN, Harry. 1974. *Labor and Monopoly Capital*. Monthly Review Press.
- CLEGG, Stewart. 1980. *Organization, Class and Control*. Routledge & Dunkerley, David Kegan Paul.
- COTGROVE, Stephen. 1972. « Alienation and Automation », *British Journal of Sociology*, 23 : 437-451.
- DRACHE, Daniel. 1972. *Quebec Labour*. J. Lorimer.
- GALLIE, Duncan. 1978. *In Search of the New Working Class*. Cambridge University Press.
- GILL, Colin. 1985. *Work, Unemployment and the New Technology*. Polity.
- GORZ, André. 1972. « Technical Intelligence and the Capitalist Division of Labour », *Telos*, 12 : 27-41.
- GRANOVETTER, Mark, et Charles TILLEY. 1988. « Inequality and Labour Processes », dans Neil SMELSER. *Handbook of Sociology*. Sage : 175-221.
- GREENING, W. F. 1952. *Paper Makers in Canada: Fifty Years of Achievement*. International Brotherhood of Paper Makers.
- HAFERKAMP, Hans. 1989. *Social Structure and Culture*. Walter de Gruyter.
- HAGEDORN, Robert. 1986. *Sociology*. Holt, Rinehart & Winston, 3^e édition.
- HAMILTON, Richard. 1972. *Class and Politics in the United States*. Wiley.
- HAMILTON, Richard. 1982. *Who Voted for Hitler ?* Princeton University Press.
- HARRIS, Rosemary. 1988. *Power and Powerlessness in Industry*. Penguin.
- HODSON, Randy, et Teresa SULLIVAN. 1990. *The Social Organization of Work*. Wadsworth.
- INGLEHART, Ronald. 1990. *Culture Shift in Advanced Industrial Societies*. Princeton University Press.
- JAIKUMAR, Ramchandran. 1986. « Post-industrial Manufacturing », *Harvard Business Review*, 6 : 69-76.
- KERN, Horst, et Michael SCHUMANN. 1989. « New Concepts of Production in West German Plants », dans P. KATZENSTEIN. *Industry and Politics in West Germany*. Cornell University Press : 87-110.
- MAHON, Rianne. « From Fordism to ? : New Technology, Labour Markets and Unions », *Economic and Industrial Democracy*, 8, 1 : 5-60.
- MEISSNER, Martin. 1971. « The Long Arm of the Job: A Study of Work and Leisure », *Industrial Relations*, 10 : 239-269.
- MILLER, Joanne, C. SCHOOLER et autres. 1985. « Continuity of Learning-Generalization: The Effect of Job on Men's Intellectual Process in the United States and Poland », *American Journal of Sociology*, 91 : 593-615.
- MILLS, C. Wright. 1951. *White Collar*. University of Chicago Press.
- MOSS KANTOR, Rosabeth. 1977. *Men and Women in the Organization*. Basic Books.
- PENN, Roger et Hilda SCATTERGOOD. 1985. « Deskillling or Enskilling? An Empirical Investigation of Recent Theories of the Labour Process », *British Journal of Sociology*, 36, 4 : 611-630.
- PENN, Roger et Hilda SCATTERGOOD. 1988. « Continuities and Change in Skilled Work: A Comparison of 5 Paper Manufacturing Plants in the UK, Australia and the USA », *British Journal of Sociology*, 39, 1 : 69-85.
- PENN, Roger et Rob SIMPSON. 1989. « The Development of Skilled Work in the British Coal Mining Industry, 1870-1985 », *Industrial Relations Journal*, 339-349.
- PENN, Roger. 1983. « Theories of Skill and Class Structure », *Sociological Review*, 31, 1.
- PINARD, Maurice. 1975. *The Rise of a Third Party: A Study in Crisis Politics*. Montréal, McGill-Queen's University Press.
- RAGIN, Charles C. 1987. *The Comparative Method*. University of California Press.
- ROSE, Michael. 1985. « Universalism, Culturalism and the Aix Group: Promise and Problems of a Societal Approach to Economic Institutions », *European Sociological Review*, 1, 1 : 65-83.
- SPENNER, K. 1979. « Temporal Changes in Work Content », *American Sociological Review*, 44 : 968-975.
- SPENNER, K. 1983. « Deciphering Prometheus: Temporal Change in the Skill Level of Work », *American Sociological Review* : 824-837.
- TOURAINÉ, Alain. 1973. « The End of the Road for the Skilled Worker: Automating at Renault », dans Edward SHORTER. *Work and Community in The West*. Harper Torchbooks : 80-100.
- TOURAINÉ, Alain. 1981. *The Voice and the Eye: An Analysis of Social Movements*. Cambridge University Press.
- WELLENS, John. 1980. *The Phoenix Scenario: New Technology, Training and Manpower Policy*. Wellens.
- WOODWARD, Joan. 1980. *Industrial Organization: Theory and Practice*. Oxford, 2^e édition.
- YIN, Robert K. 1984. *Case Study Research: Design and Methods*. Sage.
- ZUBOFF, Shoshana. 1988. *In The Age of the Smart Machine: The Future of Work and Power*. Basic Books.

Notes

¹ Qui est tiré d'une communication présentée au CREST (Centre de recherche en évaluation sociale des technologies, Université du Québec à Montréal), à Montréal (Québec), le 9 novembre 1990, et issu d'une recherche subventionnée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

² La plupart des sociologues définiraient la culture comme « un ensemble de significations partagées. En d'autres termes, l'important, ce sont les représentations

qui forment le contenu de la culture » (Hagedorn, 1986 : 32. Souligné dans l'original). Pourtant, quand les données d'enquête font apparaître des variantes inattendues, la culture devient autre chose, une construction mathématique.

³ Ce terme désigne spécifiquement les « préparateurs de pâte ». Voir plus loin.

⁴ Les substances contenues dans la liqueur de cuisson récupérée de cette opération servent à fabriquer de la vanilline et de l'alcool. Au Canada, jusqu'à tout récemment, seule l'usine ontarienne étudiée était équipée pour le faire.

⁵ Les neuf énoncés étaient les suivants : « 1. Je pense que la richesse de la nation pourrait être plus équitablement répartie de sorte que chacun aurait une chance égale d'avancer. 2. Une société basée sur la libre entreprise est le meilleur type de société dans lequel on puisse vivre. 3. Le Québec devrait être traité politiquement comme les autres provinces par le gouvernement fédéral. 4. Les droits des autochtones devraient être protégés par la constitution. 5. Les prestations d'assurance-chômage devraient être améliorées pour aider les chômeurs. 6. Le bilinguisme ne devrait être encouragé par aucun niveau de gouvernement du Canada. 7. La discrimination envers les femmes sur le marché du travail devrait être abolie. 8. Le libre-échange aura des effets bénéfiques sur l'emploi au Canada. 9. Des lois strictes contre la pollution devraient être imposées, même si cela entraîne la fermeture de quelques usines. »

⁶ On peut penser que la perception de l'individu quant à l'évolution de sa situation sociale est liée à ce qu'il vit dans l'univers du travail. Pour beaucoup d'ouvriers ontariens, en particulier, la suppression de nombreux postes en marge de la modernisation de la papeterie peut avoir engendré un sentiment d'insécurité quant à la stabilité de leur emploi et à leurs perspectives d'avenir en général.